
COLLECTION
HALLEBARDE



MÉMOIRES D'ORAGE

Tome 2 : Au service de l'ennemi

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Mémoires d'Orage / Jérémie Bourdages-Duclot.

Noms: Bourdages-Duclot, Jérémie, 1990- auteur. | Bourdages-Duclot, Jérémie, 1990- Au service de l'ennemi.

Collections: Collection Hallebarde ; 9.

Description: Mention de collection: Collection Hallebarde ; 9 | L'ouvrage complet comprendra 5 volumes. | Sommaire incomplet: tome 2. Au service de l'ennemi.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220008930 | Canadiana (livre numérique) 20220008949 | ISBN 9782925006237 (couverture souple : vol. 2) | ISBN 9782925006244 (EPUB : vol. 2)

Classification: LCC PS8603.O94455 M46 2022 | CDD C843/6—dc23

ISBN

978-2-925006-23-7

978-2-925006-24-4 (EPUB)

978-2-925006-20-6 (ensemble)

Illustration

Sean Samuels

Image de collection « Hallebarde »

Magalie Chen Laberge

Couverture et grille graphique

Alizés Communication

Mise en pages et adaptation numérique

Studio C1C4

Révision linguistique

Stéphanie Tétreault

Distributeur exclusif pour le Canada

Messageries ADP

www.messageries-adp.com

Éditions du Bouclier

CP 8447 Chicoutimi Racine

Chicoutimi (Québec) G7H 5C2

418-376-3043

www.editionsdubouclier.com

Dépôt légal

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2023.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© Éditions du Bouclier

Imprimé au Canada

MÉMOIRES D'ORAGE

Tome 2 : Au service de l'ennemi

JÉRÉMIE BOURDAGES-DUCLOT



Éditions du
Bouclier

*Pour Cora
et ton soutien qui m'a permis d'écrire ceci.*

I

MAIS IL Y AURA DU FEU

Avant les flammes. Avant notre chevauchée à bride abattue vers la catastrophe, Hélène marchait sur les quais de la Baie-du-Tonnerre.

Elle avait parfois ses moments de doute. Arpenter les docks, observer de ses yeux noirs les pieds-de-vent à l'heure où le ciel danse avec la mer, c'était bien son remède à elle.

Il lui fallait errer sur les planches humides, contempler le large, les faisceaux de lumière, les nuages gonflés, les lames bleues cassées sur le dos de l'océan. S'arrêter, inspirer l'air frais et puissant. Enlever son manteau lourd, lourd comme s'il portait encore le poids du sang dont il avait été imbibé aux quatre coins de la Terre, détacher l'épée aussi vieille qu'elle-même l'était, s'asseoir entre deux taquets et laisser pendre ses pieds au-dessus des giclées salines. Retrousser ses manches pour goûter le froid sur sa peau sombre, voir le vent y tracer des lignes blanches de sel.

Ce jour-là, alors que le soleil touchait son zénith, elle pensait à moi.

Hélène se remémorait la scène de l'année précédente. Cette jeune fille cernée par ses ennemis, leurs piques brandies et leurs arquebuses allumées, sur l'allée portuaire de Tressiv. Le terrible silence. Puis, les cris, la clameur qui

avait ébranlé les fondations de l'Histoire. Les Louves étaient venues. Poussées par le noroît, elles avaient traversé à la hâte la Grande Baie. Pour une enfant.

Elle se rappelait si bien les yeux de la gamine, celle que j'étais à l'époque. Des yeux d'or lisse, croûtés de larmes et de sueur séchées, grand ouverts pour saisir un moment comme il en passe peu dans une vie. Et ce menton qui s'était redressé, ce sourire qui avait relevé ces lèvres, lorsque les argousins avaient éteint la mèche de leur arme et que le peuple avait rugi. La ville, le pays tout entier même avait tremblé.

« Elle nous causera bien des problèmes, avait soufflé Hélène à Cassandre plus tard ce matin-là. Tu le sais. »

La capitaine n'avait pas répondu à sa lieutenant, mais cette grimace bien à elle l'avait trahie.

Un an avait passé, depuis. Hélène m'avait vue grandir. Elle avait vu mes paumes prendre des cals, mon front afficher les plis héréditaires de nos très anciennes fatigues.

Et elle s'interrogeait. Si je devais être, comme elle le craignait — ou l'espérait —, le silex qui allumerait l'incendie. La première flammèche du dernier brasier.

L'étrange et dangereuse mission que l'on nous demanda de remplir, au printemps de mes onze ans, était pour quelque chose dans l'inquiétude de la lieutenant.

Assise, les pieds pendant au-dessus de l'eau, Hélène tourna ses yeux noirs pour voir passer une lointaine et petite silhouette. Sur les galets, une gamine marchait d'un pas vif, le collet remonté sur son visage. Le vent soulevait les pans de son manteau. Quand elle remarqua la femme, l'enfant s'arrêta et la regarda en retour. La jeune fille sembla vouloir faire un signe de la main, mais elle se retint. Puis, après une brève hésitation, elle reprit son allure.

Hélène Garant eut un sourire pour elle-même. En vieille soldate, en descendante de ses ancêtres naufragés, elle savait bien reconnaître les signes précurseurs des tempêtes. *J'ignore où cette mission nous mènera, se dit-elle, mais il y aura du feu. Et du sang.*

II

RECRUE

Je soufflai doucement, pour ne pas faire de bruit, sur la mèche enroulée autour de mon poignet. Et je ravalai ma frustration, sachant d'avance que ce geste était inutile.

Au moment d'écrire ces lignes, mes mains ont pris les marques de l'âge. L'arthrose et certaines vieilles blessures leur ont enlevé la vigueur qu'elles avaient autrefois. À onze ans, quand je suivais en frissonnant le groupe de soldats silencieux, mes mains ne possédaient pas encore la force et la préhension qu'elles acquerraient quelques années plus tard. Mais elles pouvaient déjà supporter ces longues nuits pleines d'un froid pénétrant.

C'était la fin de l'hiver et, pourtant, il restait toujours une couche de neige sur les flancs de la Vallée-du-Tambour. L'heure était celle qui suit la nuit et qui précède l'aube, cet étrange moment suspendu dans une noirceur violacée. L'air était plus froid qu'humide, et mon haleine se perdait en petites volutes. Je tentais d'accorder les battements de mon cœur à la lente respiration que l'on m'avait enseignée, mais la peur me faisait frémir. À ma droite, la pente enneigée s'accroissait et se précipitait vers la pénombre.

Je déposais mes pieds un par un dans la neige croûtée. Je levais ma jambe vite, mais transférais mon poids avec

lenteur pour éviter tout craquement sonore. J'entendais les inspirations presque imperceptibles de Charles, qui me suivait pas à pas. Le garçon tenait ses armes émoussées dans des mains qui, je le savais, étaient engourdis par le gel. Je soufflai encore sur ma mèche pour la garder chaude. Mes bras étaient épuisés sous le poids du grand mousquet d'adulte.

Quand ma botte glissa sur une pierre givrée et que j'étouffai un cri, la soldate devant moi se figea en me lançant un regard assassin. Ses yeux dorés brillaient sous le foulard rouge qui lui ceignait le front et les cheveux. Immobile, je retins mon souffle, les jambes écartées dans ma brève glissade. La main de Charles vint m'aider à me remettre droite, alors qu'une vague de honte me donnait chaud. Le regard de la femme continua à me transpercer un moment, puis elle se retourna et poursuivit sa progression. Mon ami se fit secouer sèchement par un autre soldat, derrière lui. Nous reprîmes notre marche, le long du ravin abyssal.

Comme chaque jour d'entraînement dans l'arrière-pays de Malan, j'avais les pieds glacés. Chez toutes les recrues, le corps souffrait d'engelures, aux doigts, au nez, aux oreilles, aux joues. On trouvait les moyens de s'y accoutumer et, au retour, le médecin de camp appliquait un onguent sur la peau blanchie, parfois nécrosée. Chaque année, certaines recrues perdaient un orteil ou deux. Mais on s'y faisait. Ce ne devenait, en fin de compte, qu'un risque parmi tant d'autres.

Nous poursuivîmes notre avancée le long des rochers couverts d'un frimas blanc, le meneur s'assurant de fouler la bonne voie. Un faux pas pouvait nous envoyer trois cents toises par en bas, dans une longue et affreuse dégringolade, jusqu'au plus creux de la vallée. Pourtant, malgré le danger, les soldats d'Orange maintenaient cette allure impressionnante et téméraire, sur les meilleurs sentiers comme les pires.

Au bout d'un moment, nous pûmes voir les faibles lumières du camp des Bleus. Nos adversaires avaient érigé leurs défenses sur les anciennes ruines d'un temple abandonné, au pied d'une falaise à pic. Les pans de murs effondrés cernaient un lieu de culte païen d'avant la Conquête, bâti il y avait peut-être deux mille ans par nos ancêtres, et dont il ne restait que ces larges colonnes de granite et les éboulis auxquels se mêlaient des rochers tombés de la falaise. Un peu partout dans les contrées sauvages des Îles, on retrouve ces sanctuaires déchus, certains convertis en abbayes ou en monastères mewanates. Les bribes éparses d'une époque révolue.

Cinq cents ans après la signature des traités de paix et l'avènement du Contrat, le ventre vide, les pieds gelés, je marchais précautionneusement sur la pierre givrée et dans la neige, parmi les recrues et les soldats qui progressaient, furtifs, vers leur cible. Les lueurs vacillantes des lampes et des torches du bataillon bleu paraissaient lointaines. Nous surplombions le camp ennemi.

Longue ligne noire indissociable des ombres de la montagne, mon groupe se déplaçait rapidement sur les crêtes et en haut des ravins. Le sifflement du vent dans la vallée et le craquement des mélèzes fourbus, qui abondaient autour du campement, étouffaient tout bruit trahissant notre présence.

Une odeur d'ammoniac me piqua le nez et je devinai que Charles venait d'uriner dans ses chausses. Même si un sourire me retroussa les lèvres, je ne le jugeais pas. Je savais que ce n'était pas — du moins, selon toute vraisemblance — par peur ou par nervosité. Plusieurs fois cet hiver, durant ces longues marches où les arrêts étaient superflus et où la mobilité se révélait l'une des plus grandes qualités des soldats du Cap, j'avais renoncé à attendre plus longtemps et je m'étais pissée dessus. Le soulagement se mêlait d'un peu d'humiliation

et d'une agréable chaleur procurée par le liquide chaud coulant sur les cuisses. Puis, une demi-heure plus tard, on grelottait davantage.

Hélène, la soldate qui dirigeait notre groupe, avait choisi de lancer l'attaque à cette heure pour deux raisons. En montagne, c'est le moment où tout se confond. La lumière mélange les ombres et le réel, les rochers, les trous, les corniches, les arbres, les hommes. Brièvement, il manque à toute sentinelle les repères essentiels à son travail. Et puis, bien sûr, c'est l'heure où la vigilance est à son plus bas.

Quand Hélène s'arrêta et leva son poing avant de l'agiter en trois gestes secs, nous allâmes la rejoindre. Nous étions, enfin, tout juste au-dessus du sanctuaire en ruine, au faite de la falaise. Sans mot dire, les soldats choisirent une série d'énormes rochers et en vérifièrent la solidité. Une Louve en fit le tour et frotta le roc avec sa main, inspectant la surface des ancrages. Une arête coupante pouvait être fatale.

Charles me dépassa en me jetant un coup d'œil de ses iris noirs. Il déposa le gros rouleau de corde qu'il transportait près d'un rocher. Une dizaine d'autres recrues l'imitèrent, laissant échapper des soupirs soulagés en se délestant d'un tel poids. En matière de chargement, je n'étais pas en reste ; se croisaient sur ma poitrine deux lourdes sangles garnies de cartouches cirées qui, contenant poudre et balle, ressemblaient aux perles d'un immense chapelet. Chaque soldat adulte, toutefois, n'en portait qu'une seule. « À quoi cela servira-t-il, si nous ne tirons sur personne durant les camps ? » avais-je osé demander à Cassandre, au tout début de mon entraînement. La soldate m'avait regardée en fronçant les sourcils, comme si c'était la plus bête des questions. « Quand tu ramperas dans la boue, de l'autre côté du monde, avec des obus qui tombent à droite et à gauche, tu ne traîneras pas de cartouches vides. »

Elle ne s'était pas étendue sur mon rôle de mule. Il allait de soi que les jeunes recrues du Cap, avant d'atteindre l'âge de se battre en première ligne, servaient de ballot.

Je soufflai sur la mèche de chanvre à mon poignet et vis la braise s'éveiller en un petit point orangé dans le noir.

Les cordes étaient épaisses et solides, tressées avant tout pour une utilisation maritime. On les attacha autour des rochers, insérant des écharpes de toile entre chaque corde et la surface rugueuse et parfois coupante du roc, pour limiter l'abrasion. Les soldats détachèrent leur manteau de bure et le laissèrent dans la neige, afin de bouger plus librement. Pour en étouffer le bruit, certains enveloppèrent leurs fourreaux avec des fichus de laine ou de toile qu'ils nouèrent fort. Je passai le grand mousquet en bandoulière. J'étais encore trop petite et le glisser ainsi dans mon dos était inconfortable pour marcher. Mais j'allais avoir besoin de mes mains, que je réchauffais de mon souffle tremblant.

Hélène, accroupie près de la falaise, supervisait les derniers préparatifs, tout en jetant parfois un regard vers le précipice. Une écharpe sombre lui cachait la moitié du visage, un bandeau rouge enveloppait ses cheveux frisés, et sa peau noire comme l'ébène se fondait dans l'obscurité. La soldate sahoule ressemblait à un rapace en train d'évaluer sa proie du haut de son perchoir.

Aussi haut sur la crête, je me perdis un instant dans la contemplation de l'immense horizon qui se déployait sous mes yeux, tout juste à la fin de la nuit. Le relief des massifs se déclinait en pics nus, en arêtes étroites et en cimes rondes, en vallons d'épinettes blanchies par le frimas et en cascades d'eau qui commençaient à rompre la couche de glace laissée par l'hiver. Même dans la pénombre d'avant l'aube, la Vallée-du-Tambour révélait d'ici sa beauté rude et cruelle.

Des étoiles perçaient parfois la voûte obscure du ciel et on devinait le passage rapide des nuages qui ne s'attardaient jamais ici, toujours poussés par un front orageux, puis un autre. La douce vapeur du sommeil, malgré le froid — ou à cause de celui-ci —, était plus attirante que jamais.

Je reçus une dure claque derrière la tête. Les étoiles me parurent alors venir du sol pendant quelques secondes, avant que Camille ne me force à la regarder dans ses yeux de chat. La belle Native m'observait sévèrement au-dessus de son foulard. Son expression était sans équivoque et j'en connaissais le sens. Une soldate du Cap ne perd pas un cheveu de sa vigilance, surtout à la veille d'un assaut. On apprend vite, dans ce monde, que notre vie dépend aussi bien de soi que des autres.

En évitant le regard désolé de Charles, je me secouai et tâchai de retrouver ma concentration.

Déjà, les soldats se tenaient aux abords du précipice en guettant le camp adverse. Quand ils semblèrent avoir jugé le moment venu, ils se firent des signes et, en équipe, on lança les brins vers le bas. Une corde qui tombe de quinze toises produit un claquement sec en heurtant le sol. Mais le couvert enneigé, le craquement des mélèzes qui se balançaient autour du campement des Bleus ainsi que l'incessant souffle du vent nous évitèrent d'être repérés.

Les soldats les plus lourds, soit sept hommes et trois Louves, passèrent chacun les deux brins d'une corde dans leur dos, puis entre leurs jambes. J'avais répété plusieurs fois la technique de rappel des gens d'Orage, mais c'était alors la première fois que je la mettrais en pratique dans un contexte aussi impardonnable. Munie du devoir impératif d'être silencieuse comme une morte et efficace comme un vétéran.

Avec les précautions redoutables des soldats de l'Archipel, la première vague d'adultes se laissa descendre le long de la falaise, dans la noirceur mauve du matin qui n'était pas encore né.

Camille me frôla en se dirigeant là où la corde tendue, appuyée sur le roc, s'enfonçait dans la neige. Du haut de la corniche, les silhouettes de nos camarades avaient disparu. Je ne voyais que la pénombre et, une vingtaine de toises plus loin, les lumières des torches qui se reflétaient sur les murs de pierres en ruine. Je distinguai, en plissant les yeux, les mouvements de soldats adverses en quart de garde et les bâches de leur campement.

Camille me donna un petit coup sec sur la poitrine. Je levai les yeux pour voir qu'elle avait baissé le foulard sous son menton. Elle forma des mots avec sa bouche, tout en gesticulant. Ses yeux étaient mêlés de sévérité et d'excitation. « Reste proche. Je veux mes cartouches. » Sans montrer trace d'émotion, je hochai la tête. Elle afficha un sourire moqueur et carnassier ; en vraie page de guerre, je devrais la suivre et l'assister, même si les cartouches en soi ne seraient pas utilisées. C'était le premier entraînement auquel la soldate pouvait participer depuis que sa convalescence avait pris fin. Onze mois plus tôt, Camille du Vieux-Pays et une poignée d'Orangeux m'avaient protégée dans notre fuite au cœur des ruelles de Tressiv, face aux spadassins anonymes associés à celui que j'appelais le Maigre. Puis, sur l'allée portuaire, entre les docks et la foule silencieuse, quand nous nous étions retrouvés cernés par la police impériale. Mis en joue, seuls et muets sous le noroît. Avec le vétérane Daniel Auger, Camille s'était tenue à mes côtés jusqu'au bout, fière et hargneuse malgré le sang qu'elle crachait, malgré la mort promise.

Cela avait été le dénouement de mon aventure clandestine, venue à terme presque un an auparavant. Camille, comme les autres vieux loups du régiment d'Orage, était devenue pour moi une mentore. Une amie.

La longue lacération sur sa poitrine, un souvenir inoubliable de notre rencontre avec le Maigre et ses sicaires, avait finalement guéri. Elle avait supporté pires blessures auparavant, dans le ventre embrasé de la guerre, et cela ne l'avait pas empêchée, ne l'empêcherait jamais, de joindre sa lame au chaos. Mais les médecins du Cap-aux-Orages demeuraient inflexibles lorsqu'il était question de blessures graves et du bref repos que représentait l'année de permission d'une soldate.

Camille remonta le foulard sur son nez, ajusta ses gants, puis enfila la corde autour de son corps comme l'avaient fait nos prédécesseurs. En pleine obscurité, ses yeux si éclatants semblaient toutefois noirs quand elle m'adressa un vif clin d'œil, avant de se laisser glisser vers le bas. Elle descendit par petits bonds agiles, avec la souplesse et l'expérience de celle qui a répété cette manœuvre bien des fois.

En entraînement comme en campagne, les jeunes pages du Cap n'étaient pas jumelés à un seul soldat. Chez d'autres corps d'armée, en Garcagne ou dans les duchés hennas, la tradition militaire voulait qu'un valet suive son maître en tout temps, comme un écuyer. La *Lutchwae*, de son côté, avait fondé son éducation martiale sur le rassemblement de toutes les recrues dans les mêmes lieux, leur transmettant une doctrine extrêmement rigoureuse et disciplinée, ce qui s'était révélé gagnant pendant des siècles de conquêtes.

Les gens de mon pays n'avaient jamais eu la même vision. Dans la tendance égalitaire et consensuelle des Natifs, les recrues ne relevaient pas d'une hiérarchie figée. On croyait que les vétérans des dernières campagnes et les vieux soldats

avaient tous quelque chose à apporter aux nouveaux. On savait aussi qu'une fois jeté dans la guerre, un jeune page pouvait se retrouver, à n'importe quel moment, parmi les soldats d'une autre Compagnie que la sienne.

Quand je passai la corde autour de mes hanches et de mes jambes, mon cœur battait terriblement fort.

Je n'étais pas la meilleure ni la plus à l'aise dans les tâches vertigineuses. En haut d'un mur vertical de quinze toises ou au faite d'un grand mât, je sentais mon pouls m'écraser les tempes et me gonfler les doigts. Charles, à ma droite, s'attachait avec naturel et sembla vouloir m'attendre. Je refusai de le regarder, connaissant d'avance l'expression qu'il aurait, son mélange d'encouragement et de pitié. Je détestais cela.

Je fermai les yeux et pris deux grandes respirations. Une onde de chaleur me traversa. Les mains sur l'excédent de corde qui tombait dans le noir, les pieds ancrés dans la neige, je serrai les dents et me laissai aller.

Descendre vers le vide, dans la nuit hivernale d'un cirque glaciaire isolé, est une expérience aride et effrayante. Si j'allais répéter la chose en situation de guerre, avec le risque qu'une rafale de balles ou d'obus ne me déchiquette, ou en sachant que de véritables ennemis, armés de vraies lames tranchantes, m'attendaient peut-être en bas, cette descente en rappel avait tout pour terrifier une gamine de onze ans, aussi entraînée fût-elle devenue.

Respirant par la bouche, les lèvres sèches, je commençai à descendre par petits coups, le mousquet pris de secousses dans mon dos. Puis, gagnant lentement en confiance, je glissai un peu plus vite. Mes pieds marchaient à reculons sur la pente rocailleuse et enneigée de la falaise. Je sentais la friction me chauffer les cuisses, les épaules et les mains, là où la corde me frottait le corps. En surmontant ma peur,

je jetai un coup d'œil vers le bas. Au fur et à mesure que je descendais, la pénombre s'éclaircissait et laissait entrevoir la surface tortueuse de ruines, d'éboulis de roc et de morceaux de glace. Je repérai mes camarades, taches noires immobiles ou en léger mouvement, qui se cachaient derrière les pans de mur effondrés. Comme je m'y étais exercée avec Cassandra au Cap, je ralentis avant de toucher le sol pour ne pas perdre l'équilibre. Un souffle de soulagement et de fierté me revigora. Dès que mes pieds trouvèrent la terre ferme, je me campai sur mes jambes, dénouai le harnais de corde et donnai une légère secousse au brin, lequel ondula comme un serpent jusqu'au faite de la falaise. Le signal indiqua aux prochains soldats que la corde était libre.

Charles, déjà rendu en bas, se joignit à un soldat grand, maigre et borgne du nom de Mathieu. Mes sens étaient exaltés par la descente en rappel et je n'avais plus du tout sommeil.

Avec beaucoup de précautions, je courbai le dos et me fondis dans les ombres pour rejoindre Camille. Suivie par trois autres Louves, la soldate tenait sa dague, la lame émoussée rougie de goudron. À l'intérieur de chaque fourreau destiné à leurs armes d'entraînement, les soldats versaient une sève vermeille, tirée de vieux arbres centenaires de nos forêts. Quand on frappait un adversaire au cours d'une simulation de bataille, la marque rouge laissée sur ses vêtements indiquait qu'il avait été touché, et donc mis hors de combat. Bien entendu, dans le feu de l'action, soldats et recrues abandonnaient rarement au premier contact d'une lame sur leur peau. J'étais sortie du dernier camp d'entraînement avec une dent en moins, ainsi qu'avec une toile de contusions et d'écorchures sur le corps. La véritable victoire finissait tôt ou tard par être celle que l'on remportait à coups de pommeau et de poing.

Malgré tout, les officiers du Cap aimaient pouvoir constater, à la lumière du jour, la réussite ou l'échec que signaient ces lignes rouges et collantes sur nos vêtements.

Observant Camille d'un œil fébrile, je fis passer le mousquet le long de mon épaule, j'enlevai la bandoulière et je tins fermement l'arme dans mes mains. La soldate, ses camarades et moi étions cachées derrière un muret de pierres affaissé. Camille regardait par-dessus. Sa main libre s'agitait en une gestuelle instinctive qui, je l'avais appris, signalait chez elle l'approche d'un éclat de violence. Son pouce touchait en alternance chacun de ses doigts : index, majeur, annulaire, auriculaire, et ainsi de suite. Je voyais, dans le faible reflet des torches du campement, ses yeux briller en étudiant les tentes et les gardes adverses. Les Bleus n'avaient pas posté de vigile sous la falaise, sans quoi nous aurions déjà été repérés. En entendant de faibles craquements étouffés, je tournai la tête et vis les dernières soldates du groupe rouge atteindre le sol, se débarrasser des cordes et rejoindre d'autres abris avec de longues enjambées silencieuses. Elles m'auraient semblé terrifiantes, mes compagnes, si je n'avais pas été des leurs. Entre femmes et démons, en vêtements sombres et la poitrine ceinte de cartouches, des foulards rouges autour de la mâchoire et du front, et sept pouces d'acier dans chaque main, se déplaçant dans la nuit comme si elles en étaient les créatures.

Nous attendîmes encore un instant et, accroupie ainsi sans bouger, je sentais mes cuisses être prises de crampes, mes doigts trop gelés pour grelotter sur la crosse du mousquet.

Je ne vis pas le signal d'Hélène, mais Camille et les autres Louves ne le manquèrent pas. Elles se redressèrent comme une seule femme, et mon cœur se mit à me marteler la poitrine quand je leur emboîtai le pas.

Avec cette cohésion muette si particulière aux Orageux, les soldats du groupe rouge s'infiltrèrent à pas de loup dans le campement des Bleus, courant d'une cachette à une autre. Le premier soldat bleu que nous trouvâmes était en train d'uriner — ou du moins, ce fut ce que j'en déduisis — quand Camille surgit devant lui et étouffa son cri d'alerte en pressant sa main sur sa bouche, lui piquant plusieurs fois le ventre avec sa dague. L'autre grogna, mais, respectueux des règles, il leva les mains pour signaler sa « mort ». Camille le relâcha et il se laissa choir sur ses genoux. Je ne vis pas son expression, s'il était déçu, irrité ou soulagé d'être effacé du combat si vite, sans avoir été battu à coups de poing. J'entendis seulement sa respiration saccadée sous la douleur. Nous étions déjà en train de le dépasser.

Je sais que nous éliminâmes ainsi plusieurs sentinelles en les prenant de dos ou en entrant dans des tentes aux lampes éteintes pour y clouer au sol tout soldat somnolant un peu trop loin de ses armes.

Mes camarades avaient commencé leur silencieux ravage et s'étaient déployés un peu partout entre les murs du vieux sanctuaire quand les premiers cris d'alarme retentirent, me faisant sursauter. Je suivais Camille comme son ombre lorsque les Louves se divisèrent, certaines pénétrant sous une bâche pour asséner une série de coups impitoyables à leurs adversaires à peine réveillés. La soldate contourna une tente et tomba nez à nez avec deux Bleus qui arrivaient à contresens, épée au poing. Réagissant avec la rapidité d'une vipère, comme si elle s'y était attendue, Camille plongea vers l'avant et empoigna le premier soldat par le col de son manteau, le tirant brusquement vers elle. J'écarquillai les yeux et me baissai en voyant l'épée du soldat déséquilibré passer près de mon visage. La soldate enfonça son genou dans le ventre

du Bleu et lui infligea plusieurs coups de dague dans le dos, le laissant ensuite tomber, étouffé et vaincu, sur la neige aplanie du sanctuaire. Elle garda ainsi le deuxième soldat à distance assez longtemps pour que celui-ci, cherchant une ouverture, se rabatte sur moi.

Je reculai d'un bond en parant son estocade avec le manche du mousquet. Si son arme n'était pas mortelle, mon corps connaissait les désagréments d'une lame émoussée. Il portait encore le souvenir douloureux d'une pointe qui frappe le ventre et la poitrine, laissant de pénibles ecchymoses.

Camille, poussant son adversaire battu de côté, d'un seul mouvement dégaina sa rapière et asséna un violent coup de taille sur la nuque du second soldat. Celui-ci bascula légèrement vers l'avant et, avant qu'il ne puisse recouvrer son équilibre, la Louve coinça son épée contre la sienne et lui frappa brutalement les côtes avec sa dague. L'autre laissa échapper un cri. Au-dessus de son foulard bleu, ses yeux jaunes foudroyèrent la soldate. Pourtant, sans même une hésitation, il leva les mains à son tour et s'assit au sol au côté de son compagnon terrassé.

Nous poursuivîmes notre œuvre dans le campement, en quête d'autres Bleus. Camille prêta main-forte à deux soldats rouges en train d'isoler une poche de résistance, puis reprit sa course quand l'affaire fut presque close. En vrai temps de guerre, dans une embuscade où les armes n'auraient pas été émoussées, Camille aurait vidé ses pistolets dès les premiers cris d'alerte. Elle aurait ensuite réquisitionné les miens, accrochés à mes petites hanches, puis se serait servie du mousquet que je portais. Après une première balle, elle aurait repris ses lames pour continuer à se battre, pendant que je l'aurais suivie en rechargeant méthodiquement l'arme à feu. J'aurais déchiré une cartouche de papier avec mes dents,

versé la poudre dans le bassinet, puis glissé une balle dans le canon avec les restes du papier ciré. Il m'aurait ensuite fallu enlever la baguette fixée à l'arme afin de pousser le tout vers le fond du canon. Soufflant une dernière fois sur la mèche enroulée à mon poignet, je l'aurais détachée, puis coincée dans la serpentine du mousquet, pour que l'embout allumé touche la poudre au contact de la gâchette. Si l'opération semble longue à première vue, les gestes deviennent vite maîtrisés. Le valet de guerre, à l'abri derrière les soldats adultes, s'avère alors un outil efficace pour l'arquebusier et le mousquetaire en plein combat.

Mais en camp d'entraînement, où l'on ne tirait évidemment jamais sur un compagnon, les soldats des Îles raffinaient plutôt d'autres façons de tuer. Me sachant investie d'une mission inutile, si ce n'était de m'endurcir à mon rôle de page, je me préparais à lâcher rapidement le mousquet pour me battre à mains nues, si nécessaire.

Les cris des hommes et des femmes au cœur de la mêlée emplissaient le campement. Dans le vacarme de la ferraille et des ordres, il était difficile de deviner quelle équipe prenait l'avantage. Je suivais Camille, qui évoluait dans le chaos comme un poisson dans la mer. Au bout d'un moment, après quelques estocades infécondes et brèves contre des hommes au visage couvert d'une écharpe bleue, je compris où Camille se dirigeait, où nous nous dirigeons ensemble. La soldate ne souhaitait rien de moins que de s'attaquer aux tentes de l'état-major ou, autrement dit, au pavillon qui symbolisait le quartier décisionnel du campement adverse. C'était là, bien sûr, que se concentraient les combats. Éliminer les occupants de ce pavillon, dans une séance d'entraînement, représentait une victoire en soi.

Au détour d'un monceau de ruines, lorsque nous fûmes à un jet de pierre du quartier général et de l'affrontement violent entre camarades qui s'y déroulait, Camille ralentit. Je l'imitai, les mains serrées sur mon mousquet, quand je vis ce qui la freinait.

Renversant Mathieu d'un croc-en-jambe, une grosse silhouette drapée de noir descendit sur lui un coup de poing qui l'assomma probablement. Charles, un peu à l'écart, se tenait le ventre, une main levée, vaincu, comme si on lui avait envoyé une botte rude en plein estomac. Je ressentis un mélange de joie et de peur en reconnaissant Guillaume de la Rivière, le Métis du Cap-aux-Orages. Ce dernier écrasa le torse de Mathieu avec son pied, dans une posture théâtrale et violente. Il leva ses yeux, d'un azur scintillant à la lumière des torches, dans notre direction. Le front seulement ceint d'un bandeau aussi bleu que ses iris, il porta malgré tout ses doigts à sa tête, comme par habitude de retirer un chapeau qui était absent.

— Bon retour parmi nous, Camille ! lança-t-il en s'écartant de ses dernières victimes, un sourire charmant dans sa barbe drue. Je te promets de faire attention.

Du coin des yeux, je vis ma camarade étirer les lèvres. Sanguine et redoutable, Camille du Vieux-Pays glissa son épée au fourreau afin de l'enduire d'une nouvelle couche de goudron, avant de la remettre au clair.

— Je ne m'attends pas à ce que tu fasses attention, souffla-t-elle en s'avancant vers lui.

À peine la soldate fut-elle à une bonne distance qu'elle se jeta en fente, attaquant Rivière par surprise. Ce dernier, avec cette vitesse qui lui était propre, bloqua d'une septime en reculant. Les deux vétérans, qui s'étaient battus côte à côte un an plus tôt, dans les rues de Tressiv, s'engagèrent

dans un duel brutal entre vieux amis. Tous deux souriaient jusqu'aux oreilles, les traits pleins d'un plaisir un peu fou.

J'hésitai entre prêter main-forte à Camille, mais sachant que je serais probablement plus nuisible qu'autre chose, et porter secours à Charles, qui semblait avoir été mis à mal par le Métis. Quand je me décidai à aller vérifier l'état de mon ami, une lame se dressa subitement devant ma gorge, comme si elle avait surgi du vide.

— Oh là, pas si vite !

La voix familière et le contact menaçant de l'épée, bien que non tranchante, me figèrent sur place. Immobile, alors que partout autour de moi les soldats se déchaînaient contre leurs propres camarades, je parvins à tourner légèrement la tête pour regarder mon agresseur.

Sous son fichu bleu attaché au front, la bouche masquée par un foulard sombre, Aurélie tenait son épée de valet, moitié plus courte qu'une vraie rapière d'adulte, contre ma jugulaire. Ses yeux luisants comme deux billes d'or me fixaient avec un pli de satisfaction.

— On égalise la marque aujourd'hui, Isabelle ? murmura mon amie en tournant légèrement le poignet pour se préparer à « m'égorger », symbolisant mon élimination.

Le cœur battant, je réussis à lui dédier un petit sourire en coin, en dépit de ma bien mauvaise posture. Je commençai à lui répondre :

— Je ne crois p...

Sans finir ma phrase, je relevai brusquement mon mousquet pour écarter sa lame, qui frôla mon cou en laissant une trace froide sur ma peau. Avec un réflexe digne d'une vraie soldate, avant que je ne puisse dégainer la dague attachée dans mon dos, Aurélie décida de fermer la distance en se jetant sur moi.

La jeune fille me plaqua si durement que nous tombâmes toutes deux, perdant nos armes dans notre chute.

Le dos dans la neige, Aurélie par-dessus moi, je réagis comme on me l'avait enseigné dans les salles du Cap-aux-Orages. Mon bras droit l'enlaça, coinça le sien et la garda collée contre moi, pour l'empêcher de se redresser et d'abattre ses poings sur moi. Je la frappai deux ou trois fois sur le côté et à la joue avec ma main gauche, puis saisis son poignet quand elle voulut dégainer sa dague. Mon amie se débattit et, soudain, me prenant par surprise, elle releva la tête et m'asséna un coup de front en plein nez. J'entendis celui-ci craquer et une douleur intense me remonta jusqu'au crâne. Mes yeux se remplirent de larmes. La fougue intense du combat m'empêcha de défaillir et une morve chaude, probablement du sang, ne tarda pas à me couler sur la bouche. Je grognai, criai. Ma dague était prise derrière mes hanches, sous mon poids, et donc inaccessible. Si je restais dans cette position, tôt ou tard, Aurélie finirait par libérer son poignet, dégainer son couteau et « m'éventrer ».

Je jouai alors le tout pour le tout. Lâchant moi-même son poignet, je pressai ma main libre sur son visage et poussai brutalement, de toutes mes forces, tout en cambrant mon bassin. Aurélie bascula sur le côté.

Plutôt que de rouler vers la droite pour m'éloigner, je revins à la charge en donnant un coup de poing dans sa direction. Je sentis mes jointures gelées lui percuter la mâchoire et l'entendis glapir en retombant sur ses paumes. Ma main gauche cherchant ma dague, ma droite voulant frapper encore, je courbai le torse et j'évitai de justesse un brusque moulinet de son poignard, qu'elle venait de dégainer. Nous nous toisâmes un instant. Son foulard défait dans la lutte, elle cracha un filet de bave rouge et releva ses lèvres dans

un sourire ensanglanté. Je ne le savais pas encore, mais je lui avais cassé une dent. La douleur qui pulsait dans mon nez et mon front luttait contre l'excitation qu'éveillait le combat.

J'eus le temps de tirer ma dague, et je me penchai dans la posture que Cassandre m'avait inculquée. C'était l'une des premières choses qu'elle avait choisi de m'enseigner. « En temps de guerre, m'avait-elle dit, on se sert bien moins de l'épée que du couteau. » Aurélie m'imita et joua de prudence en feignant des attaques pour me tenter. Du coin des yeux, je vis que l'affrontement entre Camille et Rivière se poursuivait. Partout autour du pavillon général, les soldats roulaient dans la neige et se martelaient de coups sans pitié. Pour une raison ou une autre, aucun d'entre eux ne vint mettre fin à notre propre duel, même s'il eût été facile pour un soldat adulte de nous désarmer et de nous clouer au sol, Aurélie et moi.

Après quelques feintes, je remarquai le long mousquet gisant à mes pieds dans la neige, l'épée émoussée de mon amie un peu plus loin. Elle s'en aperçut presque aussitôt également. J'agis avec cette impulsivité qui, durant mes longues années, me sauverait la vie et me vaudrait bien des problèmes. Feignant de me ruer sur le mousquet, je profitai de la brève inattention de mon amie pour me précipiter sur elle. Nous nous rouâmes de ces coups de dague qui, sans aucun doute, nous auraient saignées à blanc s'il s'était agi de vraies armes. Et en dépit des règles et de l'éthique, comme deux enfants enflammées par la compétition, comme deux apprenties soldates qui refusent de perdre, nous tombâmes à nouveau au sol en ne cessant de nous frapper l'une l'autre. À l'image des Louves, des adultes qui, elles, avaient vécu l'horreur des véritables guerres.

La lumière grise du matin commençait à envahir le camp du sanctuaire, mais le combat était loin de s'éteindre.

Qu'ils portent un foulard rouge ou bleu sur le front, ces femmes et ces hommes étaient, après tout, issus de ce pays acharné et impitoyable qu'est le mien.